

RÉCOLLECTION MARDI-SAINT DIOCÈSE DE TULLE

31 mars 2026

« Si nous sommes morts avec lui, avec lui. Nous vivrons »**Qu'est-ce que « mourir avec Lui » quand il s'agit de ma propre mort... ?**

En faisant le choix de méditer avec vous sur notre mort, j'ai bien conscience de vous proposer un thème peu « accrocheur », un thème auquel on préfère ne pas trop penser... Ce qui m'a conduit à un tel choix ce sont deux expériences :

D'abord celle que nous offre la Semaine-Sainte en nous faisant vivre liturgiquement le Mystère Pascal de la mort et de la Résurrection du Seigneur. Ce mystère de notre foi vient forcément « impacter » notre propre compréhension spontanée de la mort et donc le mystère de notre propre mort. Et ça vaut le coup de méditer un tel mystère en lien avec notre propre mort...

La deuxième raison qui m'a fait choisir ce thème de méditation est née de ma rencontre milieu septembre 2025 avec José, un médecin psychiatre athée, atteint d'un cancer en phase terminale et dont la date de la mort était programmée pour le 12 novembre... Ce fut là une rencontre qui m'a conduit paradoxalement à approfondir ce que cela veut dire : « mourir », d'une part et « mourir dans le Christ », d'autre part...

Récit bref de ma rencontre avec José... ?

Commençons donc par oser regarder notre mort personnelle. Je dis « oser » car je suis convaincu que l'un des problèmes de l'Homme moderne c'est d'occulter la mort. Omniprésente dans les médias et aseptisée dans notre réalité occidentale, nous la considérons presque comme de la fiction. On sait que ça va arriver, mais on vit comme si elle n'existait pas.

La mort touche et interroge chacun d'entre nous de mille façons. Elle est là, inévitable, avec souvent son cortège de souffrances. Spontanément, on peut dire qu'elle nous effraie. Nous ne sommes pas faits pour la mort ! Quelque chose en nous se révolte en raison, comme l'a rappelé le Concile Vatican II, du « *germe d'éternité* » que nous portons en nous, un germe qui est irréductible à la seule matière et qui, de ce fait, « *s'insurge contre la mort* ».

Ce qui apparaît en premier dans notre mort c'est bien sûr sa réalité biologique : tout dans ce bas monde meurt... Mais, si l'on se tourne du côté de la Révélation, de l'Écriture Sainte, nous découvrons que l'universalité de la mort ne procède pas d'abord d'une nécessité biologique, mais de notre rapport à Dieu... La mort, dans la Bible, est lue comme le fruit de notre éloignement de Dieu au commencement. Il suffit de se remémorer Gn 2,17 :

« *Le Seigneur Dieu donna à l'homme cet ordre : « Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin ; mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; **car, le jour où tu en mangeras, tu mourras.** »*

Nous connaissons la suite... !

Donc, du côté de la Révélation, il est clair que notre mort a à voir avec ce désir de convoitise, ce désir d'appropriation que l'Église nomme concupiscence et qui a conduit à la désobéissance. S'il fallait en rester là ce serait désespérant... Dieu merci, par la grâce qui nous a été faite en la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous pouvons aussi mourir « dans le Christ ». Tous nous mourrons en Adam mais nous pouvons faire de notre mort une mort « dans le Christ », « avec le Christ », c'est-à-dire dans la confiance en sa Révélation et en ses promesses... Cela suppose notre foi et notre ouverture à la grâce de Dieu ...

Lorsque Karl Rahner, théologien jésuite Allemand, décédé en 1984 évoque notre mort il le fait avec un réalisme qui fait froid dans le dos :

« *La mort est un assaut de l'extérieur, accident, destruction qui fond sur l'homme à l'improviste, sans que rien n'assure que cette mort intervient au moment où il a intérieurement achevé sa vie. La mort est un arrêt du destin, un voleur dans la nuit, un dépouillement de l'homme et une réduction à l'impuissance, et somme toute, une fin. »*

Ce que Rahner décrit là c'est ce que j'ai appelé « mourir en Adam » mais, encore une fois, notre mort est aussi, lorsqu'elle est accueillie dans la foi, un « accomplissement » car nous avons vocation à vivre. Pour s'en convaincre il suffit de penser, entre autres, à Dt 30,19 :

« J'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la calamité; choisis la vie! ».

Du coup nous comprenons bien que notre mort est tout-à-la-fois à la fois action et passivité. « Passivité » parce que je la subis et « action » parce que j'y suis aussi acteur. En ce sens, nous devons désirer vivre notre mort et non simplement la subir... ! Notre mort n'est pas simplement une dure réalité que nous subissons passivement, elle est aussi une action intérieure de notre part : du cœur de notre liberté blessée nous pouvons choisir de faire de notre mort une mort **avec le Christ**.

Ceci étant, il faut bien reconnaître que la perspective de notre mort éveille en nous une certaine angoisse, cette angoisse même que Jésus a connue jusqu'à souffrir une sueur de sang... Comme je l'ai déjà dit, cette angoisse tient au fait que nous ne devrions pas mourir. Nous sentons bien que nous possédons en nous-même cette puissance de vie divine...

C'est pourquoi, même si cela est difficile à entendre à notre époque, il faut bien accepter, selon une lecture biblique et théologique, que notre mort soit « ambiguë ». Ambiguë au sens où elle nous fait passer par cette double expérience : celle de la mort en Adam, commune à tous les hommes, et celle de la mort « dans le Seigneur ».

Du coup, nous voyons bien que la conséquence de la faute originelle en nous (désobéissance et désir qui se fait prédateur ou lieu de se vivre comme puissance d'accueil), n'est rien d'autre que notre résistance à la grâce puisqu'elle signifie que la vie divine rencontre en nous un obstacle qui l'empêche de pénétrer et d'informer pleinement et parfaitement tout notre être, ... Le péché des origines dit notre liberté blessée...

D'où l'importance vitale de nous préparer à ce qu'on appelait autrefois « la bonne mort ». C'est d'autant plus nécessaire que notre société nous « distrait » de cette préparation à notre mort personnelle. Bien-sûr, on peut refuser de voir notre mort en fuyant dans une vie superficielle ou en tombant dans le

désespoir, ou encore dans un héroïsme tragique, avec alors comme seule perspective la peur du néant et du vide... Ce fut le cas de José qui, pourtant, est venu mendier ma foi sans pouvoir la faire sienne en raison d'une héroïque mais tragique fidélité intellectuelle...

À l'inverse, lorsque ma mort est accueillie dans la foi, alors elle devient ce qu'elle peut être vraiment et que le Triduum Pascal nous fait vivre, à savoir, et là je cite Karl Rahner,

« *(La mort devient) la ténèbre de cette nuit de la croix durant laquelle la vie éternelle a pénétré jusqu'au plus profond de l'univers, pour vivifier le monde* »

Jésus, à sa Passion, est mort de notre mort, il a souffert la mort de notre condition humaine marquée par le péché des origines... Il s'agit donc de la contempler et de la méditer cette mort de Jésus afin, par sa seule grâce, de la faire nôtre.

L'Écriture considère la mort du Christ comme un acte d'obéissance, d'abnégation et d'amour. Pourquoi ? Parce que là où Adam avait désobéi, le Christ, lui, s'est fait toute obéissance jusque dans le don total de sa vie sur la croix... Autant la désobéissance d'Adam eût pour conséquence la mort, autant l'obéissance du Christ jusque dans sa mort a pour conséquence la Vie. C'est donc bien par sa mort même que le Christ nous sauve.

Comme le dit Rm 8, 3 :

« Dieu, en envoyant son propre **Fils dans une chair semblable à celle du péché** et à cause du péché, a condamné le péché dans la chair. »

En prenant sur lui notre mort Jésus a expérimenté notre propre mort et ses angoisses. Et, cela, il l'a accompli dans une absolue liberté pour la raison même qu'il est sans péché.

La mort est devenue pour Jésus une réalité entièrement différente de ce qu'elle est pour nous qui ne possédons pas comme lui, qui est sans péché, cette pure liberté qui n'a été entravée par aucune défaillance (certes, il a été tenté par le démon mais il lui a résisté). Le désir possessif, le péché, n'a eu en lui aucune prise... Ce désir possessif que l'Église nomme *concupiscence*. C'est parce qu'il est vraiment Dieu et vraiment homme que la mort du Christ devient la

manifestation de son obéissance et de son amour. Il nous a aimés jusqu'à la mort et la mort de la croix. Cf. Ph2,8-9 :

Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

Dans sa mort, Jésus rend visible **sa libre « reddition » à Dieu de tout son être créé**. Comprenez le mot « reddition » non comme une reddition après une défaite militaire où on rend les armes, mais dans son sens étymologique latin : cette capacité de *rendre à Dieu* ce qu'il nous donne, de lui offrir ses propres dons (offertoire), pour aussi lui offrir tout ce que nous sommes jusqu'à notre vie.

Ici, François d'Assise peut nous aider. Dans « *La lettre à tout l'Ordre* », au verset 26, St François, contemple le don du Christ dans sa mort (« *ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne* », et il nous invite à « *ne gardez pour nous rien de nous, afin que nous recevions tout entiers Celui qui se donne à nous tout entier.* »

En fait, la mort, qui était initialement dans le récit de la Genèse manifestation du péché (cf. Rm 6,23 : « *le salaire du péché, c'est la mort* »), devient en Jésus expression de ce oui dit à la volonté d'amour du Père, un oui qui précisément a puissance de vaincre le péché et la mort (cf. la deuxième partie de Rm 6,23 : « *mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur* »).

Désormais **la grâce avec laquelle nous pouvons affronter notre mort est sa grâce à lui notre Seigneur** ; C'est en lui et dans sa grâce que nous pouvons faire de notre mort, nous aussi, un acte ultime d'obéissance et d'amour. Nous ne sommes pas que les héritiers d'Adam, nous sommes aussi et surtout les héritiers de la mort et de la Résurrection du Seigneur. Nous sommes des êtres de grâce, nous pouvons choisir le Christ et mourir en lui. Voilà la prière ardente, humble, fruit de notre désir le plus fort, que nous pouvons lui adresser : être en état d'accueillir sa grâce, être en état de grâce...

Il est bon ici d'entendre ou de réentendre cette béatitude tirée du livre de l'Apocalypse qui qualifie de bienheureux « *ceux qui meurent dans le Seigneur* » cf. Ap 14, 13 :

Et j'entendis une voix qui venait du ciel, disant : Écris : **Heureux dès maintenant les morts qui meurent dans le Seigneur !**

Dès lors notre mort n'est plus une mort, comme l'affirme le Christ, « quiconque vit et croit en moi ne meurt jamais »..., (Jn 11,26). Il y a donc une mort « avec le Christ » qui donne la vie, cf. 2 Tm 2,11 :

« Cette parole est certaine ; car si nous sommes morts **avec** lui, nous vivrons aussi **avec** lui »

Πιστός ὁ λόγος· εἰ γὰρ **συν**απεθάνομεν, καὶ **συ**ζήσομεν·

Pour les écrits du NT, il est clair que notre mort *avec le Christ*, commence déjà avec le baptême et que le don de la vie nouvelle nous est fait dès notre vie d'ici-bas : (Rm 6, 8-11) :

Or, si, nous sommes **morts avec Christ**, nous croyons **que nous vivrons aussi avec lui** ; sachant que Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Car s'il est mort, il est mort au péché une fois pour toutes ; et s'il vit, il vit pour Dieu. De même, vous aussi, **considérez-vous vous-mêmes comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ** [notre Seigneur].

Désirons d'un grand désir vivre notre mort dans la mort du Christ, lui qui a fait de sa mort sur la croix la source de notre salut. **Notre « mort en Christ » qui s'opère « sacramentellement » dans notre vie de chrétien se produit « réellement » au jour de notre mort.**

Karl Rahner a ces paroles magnifiques :

... « Ainsi, ce qui ne pouvait être en soi que l'expérience du péché, devient, dans le Christ, par son action opérée dans la grâce, quelque chose de tout autre. Cette même mort, étreinte par l'obéissance du Fils devient, sans perdre son caractère terrible d'abandon-de-Dieu (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », quelque chose de tout autre, la plongée de Dieu au creux de ce vide et de cet abandon, la manifestation de l'obéissance et de la « reddition » de tout l'homme au Dieu de sainteté, du fond de son éloignement apparent et de sa perdition. »

Nous aussi nous sommes appelés à vivre notre mort en en faisant, comme Jésus mourant sur la croix, une « reddition » de tout nous-même au Père des Cieux. Puissions-nous, le moment venu, dire nous aussi avec Jésus et en Jésus : *« Père, entre tes mains je remets mon esprit »* dans une remise de tout ce que nous sommes à Dieu dans un acte ultime de désappropriation totale et faire ainsi de notre mort la signature ultime de notre vie de foi...

III.- LES SACREMENTS COMME MANIFESTATION DE LA MORT DU SEIGNEUR ET LA NÔTRE...

Au point où nous en sommes, il me paraît important de dire un mot rapide sur les sacrements de l'Église en tant qu'ils sont une manifestation de la mort du Seigneur et de la nôtre. Nous le savons, reçus dans la foi et l'amour, les sacrements agissent en nous, par la puissance du Christ et comme action du Christ. Ce sont les Pères de l'Église qui nous rappellent que tous les sacrements procèdent du cœur transpercé de Jésus. Ils sont l'expression de son amour sauveur. Mais il en est trois, surtout qui nous font participer à la mort du Christ et font ainsi de notre mort même une participation à la mort du Seigneur, ce sont le baptême, l'Eucharistie et l'onction des malades.

1) Le baptême.

Pour nous convaincre, il suffit d'entendre Rm 6,3 :

« ...Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, **c'est en sa mort que nous avons été baptisés ?** »

Ainsi, le baptême nous plonge littéralement dans la mort du Christ. Nous sommes ensevelis avec lui par le baptême qui est l'image de sa mort. Il est certain que ce symbole d'ensevelissement est plus directement perceptible dans le baptême par immersion. Dans le baptême, nous mourons au péché (l'immersion) pour vivre d'une vie nouvelle de sainteté (le surgissement). Dans le baptême nous « mortifions » (au sens étymologique, « nous faisons mourir ») tout ce qui s'oppose à Dieu dans nos vies. En d'autres termes, le baptême nous assimile au Christ dans la mort elle-même. Cela nous fait comprendre que notre participation à la mort du Christ s'accomplit tout au long de notre vie, et trouve son achèvement, son plein accomplissement, dans notre mort personnelle.

Parce que commencement de la vie chrétienne, notre baptême est aussi le commencement *sacramental* de la mort chrétienne. Dit autrement : le don de la vie de la grâce qui nous est fait au baptême est ce qui permet à notre mort d'être chrétienne.

2) *L'Eucharistie, sacrement de la mort du Christ et de la nôtre.*

Le deuxième sacrement qui manifeste cette communion à la mort du Seigneur est le mystère de l'Eucharistie. Qu'est-ce que l'Eucharistie sinon la célébration sans cesse renouvelée de la mort du Seigneur. Dans l'Eucharistie, nous annonçons sans cesse sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Dans sa mort notre mort a été engloutie par la victoire de la vie. Dans la P.E. Le célébrant dit : *Il est grand, le mystère de la foi.* Le peuple répond: *Nous **annonçons** ta mort, Seigneur Jésus, nous **proclamons** ta résurrection, nous attendons ta venue, dans la gloire.*

Dès lors que le mystère de l'Eucharistie est la célébration sacramentelle de la mort du Christ, ce que nous recevons en ce mystère c'est à nouveau la grâce qui, en sa mort, est devenue nôtre ; le sacrement de l'Eucharistie, comme tout sacrement, opère aussi en nous la mort du Christ, puisque les sacrements opèrent en nous ce qu'ils signifient.

Dans le sacrement de l'Eucharistie le Christ réellement présent est le Christ Crucifié. Et quand nous communions c'est aux souffrances et à la mort du Christ que nous communions. Ceci est bien rappelé dans l'épître à Timothée 2,11 qui fait clairement le lien entre l'Eucharistie et la mort du Christ. :

« Nous participons à sa mort, parce **que chaque jour nous célébrons et recevons le sacrement de sa mort.** »

3) *Le sacrement des malades*

Le cinquième chapitre de l'épître de St Jacques nous atteste le pouvoir du prêtre de la communauté d'oindre d'huile le malade et de prier sur lui. Le sacrement des malades est donné pour soutenir chrétiennement une situation difficile, voire décisive, de la vie, soit que la santé physique soit rendue au malade, soit qu'il accueille chrétiennement une maladie qui mène à la mort. L'onction des malades appartient aux "sacrements de guérison", aux côtés de

la confession. Le sacrement des malades est un remède que le Christ nous offre dans l'épreuve, une force pour tenir et peut-être guérir, une grâce pour transformer la souffrance en lieu de rencontre avec Lui.

Mais le sacrement des malades devient une *extrême onction* lorsque, selon la belle expression de Philippe de Maistre, prêtre à Paris,

il rejoint l'âme dans son point d'ancrage avec le corps. Il la libère alors de son attachement crispé à son corps et lui permet de se laisser entraîner par l'Esprit vers Dieu.

Cette expression « *attachement crispé à son corps* » m'a fait penser à Maurice Zundel qui nous rappelle que :

« Ce qui fait obstacle à la grandeur de l'homme ce n'est pas sa corporéité, ce n'est pas son corps, c'est l'esprit de possession qui le rive à lui-même, c'est ce « cher moi » (selon St François) dans lequel nous sommes englués, ce moi propriétaire, ce moi qui se fait le centre de tout, ce moi qui veut tout accaparer. »

... de la part de Maurice Zundel, c'est du St François tout pur... ! J'ajouterai, en pensant à notre mort : ce « moi » qui ne veut pas laisser aller, laisser partir... Au moment de notre mort nous aurons à consentir à tout lâcher...

C'est à ce moment précis que le sacrement des malades devient le sacrement de l'extrême onction en ce sens qu'il nous permet aussi de soutenir l'épreuve dernière de notre vie et d'en accomplir l'ultime action, notre mort même, en communion avec le Seigneur. C'est cela faire de notre mort une mort dans le Christ. Pour le dire autrement, **l'onction des malades consacre dans la mort du Christ la fin de notre vie.** L'onction des malades devient ici le Viatique...

Ainsi, le commencement, le milieu et la fin de notre vie chrétienne sont une unique appropriation de la mort du Christ, signifiée et consacrée par ces trois sacrements.

Songer à notre mort...

D'où la nécessité de penser et préparer notre mort si nous voulons qu'elle soit « en Christ », c'est-à-dire une « bonne mort ». Songer à notre mort ne relève donc pas d'une pathologie dépressive mais d'une nécessité vitale ! Songer à notre mort, nous préparer à « *une bonne mort* » c'est nous préparer à nous

comporter librement en face de la mort, en homme et femme de foi. Mourir dans le Seigneur, c'est laisser notre mort être emportée dans le mystère de la vie de Dieu.

Bien-sûr, nul d'entre nous ne sait comment il mourra ! Aurai-je à souffrir, quel sera mon état de conscience, serai-je seul, etc. C'est bien pour cette raison que c'est dès maintenant qu'il nous faut nous préparer à notre mort avec un cœur vivant, paisible, confiant... Une belle façon de se préparer à une « bonne mort », quelles qu'en soient les conditions concrètes, c'est de contempler et méditer dès maintenant et de façon habituelle la mort de Jésus sur la croix et d'entendre et répéter les paroles qu'il prononça et qui formulent ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé en sa mort : « *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (C'est là l'expression de Jésus vraiment homme); et, deuxième parole : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ». (C'est là l'expression de Jésus vraiment Dieu, son obéissance filiale non marquée par le péché mais par la grâce toute pure.)

Faire nôtre ces paroles du Christ, c'est apprendre de lui, dans notre condition d'homme, ce que c'est que mourir quand c'est Dieu qui meurt par amour pour nous... Sur la croix, Jésus a tout connu de nos angoisses, il a mené son dernier combat contre le Tentateur, il n'a pas cédé à la désespérance tout en l'éprouvant (« *Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné* »), il a donné sa vie, en remettant son esprit entre les mains de son Père, en s'abandonnant à Celui qui pouvait le ressusciter...

Il n'y a que dans le « oui » de Jésus à son Père sur la Croix que nous pourrions déposer le nôtre au moment de notre mort... Tout lâcher, ne rien retenir, s'abandonner...

Ainsi, me préparer à mourir, c'est être prêt à vivre, c'est goûter la vie qui m'est donnée aujourd'hui et par-delà ma mort par Celui qui se présente à nous comme étant la Résurrection et la Vie... Intégrer dans notre méditation habituelle notre mort nous permettra, le moment venu, de la vivre en Celui qui est la Vie et qui me prendra par la main en disant : « *Viens, viens avec moi, lève-toi* », « entre dans la joie de ton Maître ».

IV.- Regards franciscains sur la mort...

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle. »

Impossible pour le petit frère de St François que je suis, de ne pas évoquer en ce huitième centenaire de sa mort, la façon dont il a accueilli sa propre mort et la façon dont il a voulu la célébrer pour en faire une Pâques.

En fait, François n'est pas mort de sa propre mort, mais, tellement identifié à Jésus-Christ (cf. les stigmates), il est mort de la mort même de son Seigneur. Il a voulu faire des derniers instants de sa vie une célébration. Dans sa propre mort il a voulu célébrer la mort du Christ. Comme le dit son premier biographe, Thomas de Celano,

« L'heure vint enfin où, tous les mystères du Christ s'étant réalisés en lui, son âme s'envola dans la joie de Dieu.... » 2 Cel 163,217

Le moment venu, il se fit étendre nu sur la terre nue, il demanda du pain, il le bénit, le rompit et en donna à ses frères. Puis il se fit apporter l'Évangélaire et lut le passage de la dernière Cène.

Ce qui est étonnant c'est que François fait de sa mort une célébration. Le Poverello qui a toujours voulu rester diacre en raison de la conscience de son dignité, ose en ce moment ultime de sa vie tenir le rôle du prêtre... ! Il entonne la solennelle préface de louanges, passant en action de grâces ses derniers jours, invitant ses compagnons les plus chers à louer le Christ avec lui. Il rassemble ses frères autour de lui, leur fait longuement des recommandations. Il pose ensuite la main droite sur la tête de chacun d'eux pour les bénir. Enfin, il se fait apporter du pain, le bénit, le rompt et le partage entre tous. François célèbre sa mort. Il ne la subit pas comme une triste nécessité. Il la célèbre... !

François, dans le sillage de son Seigneur, fait de sa mort une « reddition », un abandon « eucharistique », une mort « en Christ »...

Ce comportement de François proclame que sa mort est en fait l'acte le plus intense, le plus personnel et le plus libre de son existence. Toute sa vie fut tout

entière tournée vers la mort comme l'arbre vers son fruit et le grain de blé vers la moisson ? Sa mort est vraiment un accomplissement.

Selon la dernière strophe du Cantique des Créatures, c'est comme une « sœur » que François accueille sa mort. Dans son regard, la mort n'est plus une puissance hostile, mais une compagne dont la mission est, précisément, de nous accompagner vers notre accomplissement. Elle est pour lui notre sœur parce que c'est elle qui nous donne accès à la vie d'intimité éternelle avec les Trois Personnes de la Sainte Trinité.

Le Cantique des Créatures, à chacune de ses strophes, nous invite à entrer dans le dynamisme de la désappropriation (c'est le vœu que nous prononçons « *vivere sine proprio* » et de la louange afin de reconnaître en toutes créatures un frère ou une sœur. Pour François, **notre mort fait partie de cette fraternité cosmique** ! Elle aussi est une sœur... ! En elle aussi nous pouvons accueillir et louer Dieu. Dans ce regard réconcilié sur la Création et la mort François humanise et apprivoise notre mort.

Toujours dans ce Cantique, François ne parle pas que de notre sœur la mort, il précise « notre Sœur la mort *corporelle* ». Cela lui permet de bien distinguer la mort en tant que fin du corps, d'une part, et la destinée de notre âme, d'autre part... Ainsi il distingue la « *première mort, à qui nul homme ne peut échapper* » de « *la seconde mort* » dont il dira « *heureux ceux qu'elle trouvera faisant ta volonté....* ». François rappelle ainsi que la mort touche l'existence biologique, mais ne remet pas en cause notre vocation spirituelle. François ne nie pas la souffrance ni l'angoisse liées à la mort, mais il l'intègre dans un horizon de sens et de confiance. Un de mes frères écrivait : « *nous avons dans la mort un à-venir ... auquel nous sommes tous attendus* ».

Ainsi, louer Dieu pour « *notre sœur la mort corporelle* » c'est, de la part de frère François, nous inviter à dépasser la peur instinctive de la mort pour la recevoir comme une réalité fraternelle, inscrite dans le plan de Dieu. François nous apprend à intégrer la mort dans le grand mystère de la vie. Il nous apprend aussi à accueillir toute réalité - de la plus lumineuse à la plus sombre dans une expérience de louange et de restitution. C'est la « *redditio* », qui est un des traits typiques de la théologie franciscaine, cet élan qui consiste à rendre à

Dieu, en notre vie comme en notre mort, tout le bien que nous recevons de lui.
Cf. 1R 17 :

« 17 Tous les biens, rendons-les au Seigneur Dieu très haut et souverain ; reconnaissons que tous biens lui appartiennent ; rendons-lui grâces pour tout, puisque c'est de lui que procèdent tous les biens ».

Le Cantique nous enseigne enfin qu'il n'y a pas de situations qui échappent à la compassion divine. Tout est embrassé par la tendresse du Père et tout peut devenir une occasion de louange. La lumière nouvelle de la Résurrection illumine pleinement le mystère de la mort. La Pâque de Jésus révèle que la mort ne s'oppose pas à la vie, mais qu'elle en est une partie intégrante, comme un passage vers la vie éternelle.

Comment ne pas évoquer ici ce graffiti que vit notre Provincial dans une rue de Marseille et qui disait ceci : *« On va tous mûrir »*... Et si c'était cela l'accomplissement de nos vies dans notre mort... ?

On peut dire de St François, comme de tous les saints, qu'il meure comme il a vécu. Tous les saints ont fait de leur mort une liturgie ultime. Sans cesse François a renoncé à tout pour laisser Dieu faire sa demeure en lui. Il s'est efforcé de faire de son passage de ce monde à Dieu sa Pâques. François célèbre sa mort parce qu'elle est le grand acte de sa vie, acte inlassablement préparé...

La façon de mourir de St François et de tant de saints éclairent notre foi. Leurs dernières paroles ravivent notre espérance, en voici cinq avec lesquelles je termine cette méditation :

Dominique Savio, (disciple de Don Bosco) : ***"C'est si beau ce que je vois"***

Le curé d'Ars : ***"Comme Dieu est bon"*** (Curé d'Ars)

Claire d'Assise : ***"Ô Dieu, béni sois-tu de m'avoir créée"***

Thérèse de Lisieux : ***"Mon Dieu, je vous aime"***

Élisabeth de la Trinité : ***"Je vais à la lumière, à l'amour, à la vie"***

Jean de la Croix : ***"En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit"***

Au terme de cette méditation, dans la conscience de notre fragilité et de nos peurs, demandons la grâce, le moment venu, de pouvoir nous sentir comme un petit oisillon dans la grande main protectrice de Dieu. Amen.

31 mars 2026

Diocèse de Tulle

Fr Henri Namur, ofm